

PIERRE LAURENT

Le Pays de Misère

CONFÉRENCE FAITE A MANNHEIM (Allemagne)

LE 12 MARS 1903

SUR LA

CRISE SARDINIÈRE

VERS de L. TIERCELIN, A. PABAN, LÉON DUROCHER

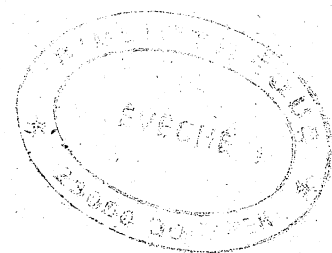
O. DE GOURCUFF, A. DUPOUY



VANNES

B. LE BEAU, ÉDITEUR

1903



LE PAYS DE MISÈRE

PIERRE LAURENT

Le Pays de Misère

CONFÉRENCE FAITE A MANNHEIM (Allemagne)

LE 12 MARS 1903

SUR LA

CRISE SARDINIÈRE

VERS de L. TIERCELIN, A. PABAN, LÉON DUROCHER

O. DE GOURCUFF, A. DUPOUY



VANNES

B. LE BEAU, ÉDITEUR

1903

Diocèse de
Quimper & Léon
Diocèse de Quimper et Léon

Document numérisé en 2016



LE PAYS DE MISÈRE⁽¹⁾

MESDAMES ET MESSIEURS,

Si j'ai l'insigne honneur de parler devant vous, ce soir, c'est au Directeur-Adjoint de l'École Berlitz que je le dois. M. Daniel Landros voulant associer votre ville au mouvement universel de sympathie en faveur des infortunés marins de Bretagne, a pris l'heureuse initiative d'une fête de charité à leur profit. M. le Directeur Mackintosh a pleinement approuvé le projet de son collaborateur et lui a donné toutes les facilités pour sa réalisation.

(1) Conférence faite le 12 Mars 1903 dans l'Aula du *Realgymnasium* de Mannheim (Grand-Duché de Bade), au profit des pêcheurs bretons.

Une somme totale de mille francs a été partagée entre des comités Morbihannais.

D'autre part, l'homme éminent qui représente la France avec tant de dignité dans cette métropole commerciale qu'est Mannheim, M. le comte de Chappedelaine, a bien voulu accorder à l'organisateur le prestige de son nom et l'appui de son bienveillant patronage. Grâce aux actives démarches de M. le Consul Général de France, grâce à l'amabilité de M. le Conseiller Intime du Commerce, le docteur Hecht, et de M. Bopp, le distingué directeur de votre École Supérieure de Musique, qui a su récemment s'attirer les sympathies parisiennes, vous aurez la bonne fortune d'entendre et d'applaudir d'excellents artistes (1). Pourquoi faut-il que ce plaisir ne soit pas sans mélange ? Pourquoi faut-il que vous ayez à subir l'audition d'un modeste conférencier ? On m'a demandé si le fils du littoral breton que je suis ne pourrait point essayer de vous entretenir de sa terre natale, de son peuple, de la vie et de la détresse de ses pêcheurs : malgré la juste appréhension que j'éprouvais à la seule idée de prendre la parole devant un auditoire d'élite, je n'ai pas cru devoir refuser. J'ai pensé que vous m'accorderiez toute votre indulgence, et mes dernières hésitations ont été emportées par la brusque apparition devant mes yeux du pays natal, du pays

(1) La pianiste Maria Dihl, le chanteur Otto Vogel, le violoniste Jean Sprenger.

de misère : de cette Bretagne ! dont les flots bourdonnent confusément dans mon oreille quand le soir j'entends le murmure majestueux du Rhin.

*
*
*

La Bretagne ! C'est la région la plus occidentale de la France ! Comme l'a dit son dernier historien, M. de la Borderie : « Sur trois faces, elle a pour frontière la mer — au sud et à l'ouest, le grand, le sauvage Océan ; au nord, la Manche. Le développement de son littoral, — sans tenir compte des cent mille baies, anses, criques, anfractuosités de toute sorte qui le mordent et le déchirent à chaque pas — mesure une ligne d'environ cent cinquante lieues... »

On comprend dès lors que beaucoup d'écrivains se soient complu à dépeindre la Bretagne sous des couleurs tragiques. Ainsi, Chateaubriand a-t-il dit : « Cette longue presqu'île, d'un aspect sauvage, a quelque chose de singulier : dans ses étroites vallées, des rivières non navigables baignent des donjons en ruines, de vieilles abbayes, des huttes couvertes de chaume où les troupeaux vivent pêle-mêle avec les pâtres. Ces vallées sont séparées entre elles, ou par des forêts de houx grands comme des chênes, ou par des bruyères semées de pierres druidiques, autour desquelles plane l'oiseau marin et paissent des vaches maigres avec de petites brebis. Un voya-

geur à pied peut cheminer plusieurs jours, sans apercevoir autre chose que des landes, des grèves et une mer qui blanchit contre une multitude d'écueils, région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, couverte de nuages, où le bruit des vents et des flots est éternel ».

Ainsi, Lamennais a-t-il évoqué « les côtes âpres et nues de la vieille Armorique, ses tempêtes, ses rocs de granit battus par les flots verdâtres, ses écueils blanchis de leur écume, ses longues grèves désertes où l'oreille n'entend que le mugissement sourd de la vague, le cri aigu de la mouette tournoyant sous la nuée et la voix triste et douce de l'hirondelle de mer ». Ainsi, Ernest Renan a-t-il pu écrire dans sa *Prière sur l'Acropole* : « Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages coloriés qu'on trouve au fond des baies solitaires... Les nuages y paraissent sans couleur et la joie même y paraît un peu triste ».

Ce n'est pas seulement la physionomie sévère du paysage qui, sur le littoral breton, rend la joie un peu triste, c'est le souvenir des deuils d'hier, la crainte des deuils de demain ; c'est le sentiment perpétuel de la mort qui rôde le long des promon-

toires, entre les écueils, prête à séparer brusquement ceux qui s'aiment, comme on s'aime là-bas ! sous ces toits de chaume qui ont inspiré à Charles Le Goffic son premier volume de vers : *Amour Breton* (1).

Ah ! que je serais tenté de suivre avec Le Goffic, avec Brizeux, avec Emile Souvestre, avec Quellien, avec Botrel, avec Nibor, les amoureux chastes et rêveurs qui s'attardent dans les sentiers pleins d'ombre, et cheminent, muets, en se tenant par le petit doigt !... Mais ces sentiers-là m'entraîneraient loin de la côte, à laquelle m'enchaîne mon sujet. D'ailleurs, l'amour breton acquiert, au bord des vagues, un surcroît de tendresse poignante, à cause de cette hantise de la mort qui s'y mêle implacablement. D'ailleurs, avant la séparation brutale, définitive, la mer ne se plaît-elle pas à séparer sans cesse les époux ?... les fiancés ? Aussi l'image de celle qui guette le retour des barques à la pointe du môle obsède-t-elle, avec une exquise ténacité, l'esprit du marin ballotté par les lames, chassé par le vent. Je traduis un couplet d'une chanson celtique, d'une « Chanson de Matelot » (2) que m'adresse, de sa rugueuse Haute-Cornouaille, le puissant barde Jaffrennou !

(1) A. Lemerre, éditeur.

(2) On pourra lire en entier cette « Chanson de Matelot » dans *Les Poèmes de Taldir* que, depuis ma conférence, Jaffrennou a fait paraître chez Honoré Champion.

« Dis-moi, matelot, toi qui cours la mer d'un bout à l'autre, à quoi pense ton esprit, quand l'eau gronde auprès de toi ? — Je pense à ma jolie douce qui m'attend en pleurant, à Lochrist, en Trébrivant, et mon cœur s'affermir ! »

« La douce, la jolie douce. » C'est ainsi que nos gâs nomment la fiancée qui les attend avec des pleurs dans les yeux, et qui bientôt peut-être pleurera davantage. Car, comme dit un refrain populaire :

Femme de marin, femme de chagrin !

Hélas !... La femme du marin est la femme d'un soldat qui chaque jour livre bataille aux éléments.

Chaque jour !... Dame ! Les plus riches n'ont qu'une maisonnette perchée sur un roc ou blottie dans les sables, et il leur faut continuellement « battre la mer » suivant l'expression d'un sardinier de ma commune, d'un de ces intrépides marins de Saint-Cado (1), si admirables d'endurance modeste, de résignation obscure et stoïque ! Il leur faut battre la mer, au mépris du danger, pour se nourrir eux-mêmes et pour entretenir leurs nombreuses familles.

Combien de fois ai-je vu mon père, en sa qualité de premier magistrat de la commune, obligé d'annoncer aux pauvres femmes la perte de leur gagne-

(1) Saint-Cado, en Belz (Morbihan).

pain ! Et, parmi mes bons camarades d'école, combien déjà ont trouvé la mort, en mer ! Je me souviens d'un naufrage dans lequel périrent plusieurs jeunes gens qui, la veille, s'étaient fiancés devant le curé de notre paroisse, et dont, le matin même, les bans de mariage avaient été publiés à l'église. Jamais, leurs malheureuses promesses n'ont pu se mettre en prières sur leurs tombes, dans notre petit cimetière paroissial ; ils dorment dans l'immense linceul des flots.

« Pourquoi, me direz-vous, les fils de votre littoral n'exercent-ils pas un métier moins dangereux ? Pourquoi, par exemple, ne cultivent-ils pas le sol ? » Chacun d'eux doit se contenter d'une mince parcelle à peine suffisante pour y recueillir une maigre récolte de pommes de terre(1). Aussi font-ils comme le mousse du poète Léon Durocher :

Étant né sans lopin de terre,
J'ai vu dans le vaste Océan
Le patrimoine héréditaire
De tous les gâs du Morbihan.

Et puis, l'esprit de tradition, je ne sais quel

(1) Le chroniqueur de *La Revue de Bretagne* M. A. Millon raconte, dans la livraison de mai, qu'un père disait, il y a quelques mois, à un de ses amis : « Ah ! Monsieur, nous sommes bien heureux ma femme et moi ; notre fils vient de choisir une belle situation ».

— « Laquelle ? » « Il va être pêcheur ! »

mystérieux atavisme veut que ce soit à la mer qu'ils demandent de les faire vivre. Ils s'en vont sillonner la mer, labourer les champs d'émeraude... Parfois, la récolte est bonne. Les barques rentrent chargées de paillettes lumineuses, d'écailles d'argent. La sardine ! C'est le blé de ces braves.

L'été, quand la sardine donne, tout le monde travaille. Le père et ses grands garçons, même ceux de dix à quinze ans, qui sont mousses, vont à la pêche, et la mère, ainsi que ses grandes fillettes, va à l'usine de conserves où l'on met des sardines en boîtes. Elles ne sont guère payées plus de un franc vingt-cinq ou un franc cinquante par jour et le pêcheur ne gagne, en moyenne, pas plus de deux francs, quand cela arrive, mais ce n'est pas régulier ! Cependant toute la famille vit et garde quelques sous pour les premiers jours d'hiver en attendant de vivre ensuite sur l'espoir de la future campagne. Or, cette année, la campagne a été désastreuse ; aussi la misère est-elle atroce dans nos ports sardiniens. Les usines qui fabriquent les conserves de sardines ont dû cesser le travail. Telle maison, par exemple, qui confectionnait d'habitude trente mille caisses de ce poisson, en a fabriqué seulement deux mille. En 1902, les ouvriers boîtiers et les manœuvres n'ont pu travailler. Les femmes et les filles de marins employées aux usines, qui joignent dans chaque ménage leur gain de saison aux faibles ressources

que le chef de famille tire de la pêche, ont été condamnées à l'inaction. Si on ajoute aux familles des marins-sardiniens celles des ouvriers boîtiers et des manœuvres vivant de l'industrie des conserves, on arrive à constater que le nombre des habitants auxquels les ressources nécessaires font défaut peut être évalué à cent mille, sinon plus.

C'est qu'en effet, lorsque la sardine manque, tout manque. Plus d'argent apporté par l'homme au logis, plus de travail pour les femmes et les filles dans les usines, c'est la famine installée au foyer où les familles de moins de cinq ou six enfants sont l'exception.

Mes malheureux compatriotes ont vécu d'abord durant l'automne des rares économies des années précédentes, puis ils ont eu recours à l'emprunt, au crédit, à la charité, enfin, des paysans les plus proches pour manger le pain quotidien. Les paysans, les fournisseurs ont fait plus que leur devoir. Mais le jour est venu où les boulangers des villages n'ont plus eu d'argent pour acheter de la farine. Le pain a disparu.

Que faut-il à ceux de chez nous ?

Du pain noir et du cidre doux,

dit le chansonnier lorientais Désiré Renaud.

Le cidre peut manquer, sans qu'on se plaigne trop. Mais le pain?... Ce pain qui constitue leur

principal aliment !... Car, ils ne sont guère difficiles, nos pêcheurs.

Interrogez Auffret, patron de canot de sauvage, décoré de la Légion d'honneur pour de nombreux actes d'héroïsme, il vous répondra : « Ce sont de pauvres gens que nos matelots. Tout enfants, ils sont accoutumés à la misère et il ne leur faut pas beaucoup pour vivre. Avec quatre ou cinq cents francs par an une famille de cinq personnes peut s'arranger, surtout si la pêche d'hiver donne un peu. Mais leurs besoins sont nombreux quoique modestes. Il leur faut payer le loyer, le pain, les vêtements, et si par malheur la pêche a été mauvaise, adieu tout cela » !...

Pourquoi la pêche a-t-elle été mauvaise ? Sans doute, parce que la sardine, dans ses migrations, ne suit pas toujours les mêmes chemins. Mais ce n'est pas à moi qu'il appartient d'essayer de résoudre ce problème et de découvrir l'explication d'un fait presque mystérieux pour les personnes réputées les plus compétentes. Au surplus, le temps me manque. Je crois même inutile de m'appesantir davantage sur la détresse d'une population maritime ⁽¹⁾ à qui vous

(1) Qu'il me soit permis de remercier mes excellents confrères Théophile Janvrais et Ewa Saens qui ont eu l'obligeance de m'envoyer des notes intéressantes. A signaler les numéros exceptionnels consacrés aux pêcheurs bretons par le *Théâtre-Programme*, de Lorient et *La Revue du Bien*, de Paris (on y remarque les noms de Marc Legrand,

témoignez ce soir vos nobles sympathies en m'écoulant. N'ai-je point plutôt un devoir à remplir, celui de vous remercier de votre bienveillante et généreuse attention, de vous rembourser avec l'or des poètes, avec les rimes sonnantes et trébuchantes que quelques fidèles amis de là-bas ont bien voulu m'adresser pour la circonstance ?...

J'aurais voulu pouvoir faire tinter quelques strophes nouvelles de Charles Le Goffic, d'Anatole Le Braz. Mais l'un, l'auteur de *Au Pays des Pardons* ⁽¹⁾ consacre en ce moment ses moindres loisirs de maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes à l'achèvement d'une thèse sur le Théâtre Breton ; l'autre, l'auteur de *L'Ame Bretonne* ⁽²⁾, est fort absorbé par sa collaboration incessante aux périodiques parisiens (il vient de publier dans *Minerva*, sur la crise sardinière, un article très documenté ayant pour titre : *Au Pays de la Faim*)... Je juge toutefois indispensable de vous présenter, d'An. Le Braz et de Ch. Le Goffic, deux marines, deux petits chefs d'œuvre : « Les Épaves » et « Les Trois Matelots de Groix ».

Antoine Bott, Tiercelin, Frédéric Plessis, de Gourcuff, J.-B. Illio, Léon Berthaut, ainsi que « Choses de chez nous », par A. Millon, dans *La Revue de Bretagne*, de mars, *L'Hermine*, du 20 avril. (« Le Miracle », de Madame J. Perdriel-Vaissière, « La Mer de Bretagne », de Sullian Collin, et *Pour Les Bretons*, de H. Bout de Charlemont.

(1) Calmann-Lévy, éditeur.

(2) Honoré Champion, éditeur.

J'ai le plaisir rare de vous offrir la primeur d'un poème de Louis Tiercelin... La primeur?... Pas tout à fait ! Car si Tiercelin a répondu à mon appel en m'envoyant *Ar Mor*, j'ai commis l'imprudence de confier ma joie aux roseaux du Neckar, roseaux non moins bavards que ceux qui avaient reçu les confidences du barbier de Midas. Les roseaux du Neckar ont si bien chuchoté que le vent d'Est emporta leur indiscretion jusqu'aux oreilles de M. Jules Claretie, qui s'empessa de réclamer l'à-propos du vaillant Directeur de *L'Hermine*, pour une représentation que la Maison de Molière organisait au bénéfice de nos pêcheurs. L'auteur de *L'Abbé Corneille* et du *Sacrement de Judas* ⁽¹⁾ ne put se dérober à l'invitation flatteuse de la Comédie-Française. Voici ce très beau poème, dont je me félicite d'avoir provoqué l'éclosion.



(1) Tiercelin qui a publié un grand nombre de volumes chez Lemerre doit nous donner ces jours-ci *La Bretagne qui Chante*.



AR MOR

Pour PIERRE LAURENT.

C RUELLE mer dont j'ai maudit les flots sauvages,
Tu prenais nos pêcheurs de Bretagne ! Tes flots
Narguaient les cris des orphelins et les sanglots
Des veuves qu'on voyait sur tes rivages.

Quand les hommes portaient, les femmes, le front bas,
Les suivaient avec les enfants. La barque est prête,
Et tant pis si le vent du Nord souffle en tempête !
Ils sont partis, ceux-là qui ne reviendront pas !...

Mais pour cent qui mouraient, il en revénait mille,
Et le port s'emplissait alors de cris joyeux,
Et c'était des appels de victoire et les Vieux
Rentraient en souriant vers la maison tranquille.

Car les bateaux plongeaient, trop lourds, en s'emplissant
Du tas amoncelé de la sardine fraîche ;
Les femmes des marins chantaient la bonne pêche !
O mer, tu leur payais du moins le prix du sang !

Maintenant les bateaux sont vides ! A ces braves,
 Avare, tu ne veux rien rendre pour leurs morts.
 Ils ne sont même plus de bons appâts, ces corps
 Des noyés que tu fais se heurter aux étraves.

Serait-ce donc que tu n'as plus rien dans tes flancs ?
 Vers quels bords devront-ils voguer, vers quelles îles,
 Ces pêcheurs épuisés par des efforts stériles,
 Si tu refuses leur moisson aux bras sanglants ?

Mer cruelle, autrefois, la mort était meilleure,
 Du moins, le sacrifice alors n'était pas vain !...
 Au logis à présent ils rapportent la faim
 Et c'est à leur retour aujourd'hui que l'on pleure !

Il faudra donc les voir nargués par le terrien,
 S'asseoir sur ton rivage, ô mer qui les affames,
 Indifférents aux cris des enfants et des femmes,
 Comme des fainéants, comme des bons à rien !

Mais non ! Et pour braver la nature marâtre,
 Secouant leurs bateaux maudits, les rudes gâs
 En briseront la coque, arracheront les mâts
 Et les emporteront pour les jeter dans l'âtre.

Les voiles, ce sera pour couvrir les petits !
 Les filets, que la mer les reprenne et les brise !...
 Les pêcheurs maintenant, sur le seuil de l'église,
 Comme des mendiants honteux, se sont blottis.

Il reste bien un bout de filin pour se pendre,
 Quand la huche est sans pain et le foyer sans feu,
 Mais la vie et la mort sont aux ordres de Dieu ;
 Lui seul doit en fixer l'instant ; il faut l'attendre.

Et sous la rude épreuve ils ont courbé le front.
 Sans un mot provocant et sans un regard louche,
 Le chapelet en main, la prière à la bouche,
 Transis de froid, mourants de faim, ils attendront !

* * *

L'attente ne sera pas vaine,
 Bretons, et voici le secours ;
 On a pitié de votre peine ;
 Qui donc nous a crié : « J'accours ! »

— Qui ? — Moi, Paris, la Grande Ville !
 Je serai la première encor,
 La joyeuse à l'âme virile
 Qui fait largesse de son or !

— Et Vous ? — Nous sommes l'Espérance !
 Français de Bretagne, voici
 Venir tous les Français de France
 Apporter leur obole aussi !

— Vous ? — C'est moi, la Vieille Angleterre,
 Celle qui ne s'émeut de rien,
 Moi, « la Rivale héréditaire ! »
 Le deuil des marins est le mien !

— Et vous ? — Moi, la Jeune Italie !
 Je me souviens des « petits sous »
 Et sur les planches de Thalie
 Mes artistes joueront pour vous.

— Vers ceux que la misère frappe,
J'ai voulu tendre la main, moi !
— Qui ? — Moi, la Reine ! — Moi, le Roi !
— Moi, l'Autocrate ! — Moi, le Pape !

— Le même deuil, nous le portons,
Et la même pitié nous gagne
Et vers les matelots Bretons
Viennent les penseurs d'Allemagne.

— N'ayez plus froid, n'ayez plus faim ;
Luttez contre les vents contraires ;
Bretons, relevez vous enfin ;
Nous sommes des amis, des frères ! »

* * *

Bretagne, on t'aime, tu le vois,
Puisque, dès qu'un cri de souffrance
Monte et qu'on reconnaît ta voix,
On accourt à ta délivrance ;

Puisque du Nord et du Midi,
De l'Est à l'Ouest, dans ta détresse,
La même clameur a grandi
Et que la Charité s'empresse...

Tends donc les bras à tous ceux-ci
Qui sont venus vers ta misère ;
A tous il faut dire merci ;
Prends toutes ces mains et les serre !

Et sur ton sol dresse un menhir
Attestant combien est féconde
Pour la paix des temps à venir
Cette fraternité du Monde !

Avec non moins d'empressement le chantre des
Roses de Kerné ⁽¹⁾, le conservateur du Musée de
Keriolet, Adolphe Paban, m'expédia ces rimes d'un
Lamartine cornouaillais ⁽²⁾ :

Ecoutez, écoutez, c'est le Rhin qui murmure,
Le Neckar qui bruit en y versant ses eaux ;
Le vent dont va bientôt s'enivrer la verdure
Exulte et bat de l'aile au milieu des roseaux.
Ces cris ?... Ce sont les cris du pêcheur qui ramène
Les rets lourds de poissons, qu'il soulève avec peine ;
Ce chant ?... C'est un lied de Schwab ou de Wachter ;
Il rythme, au bercement de la barque mi-pleine
La Gaîté qui flotte dans l'air.

.

Ces vers sont bien de l'auteur des *Souffles*,
recueil publié en 1869, et dont la préface contient
les lignes qui suivent : « Ce livre, à part quelques
pièces, est tout un élan vers la Germanie, vers cette
belle contrée que Schiller, Bürger, le grand Goethe

(1) Maisonneuve, éditeur.

(2) *Le Clocher Breton*, de Mars où a paru depuis le poème en tête,
duquel l'ancien rédacteur en chef du *Finistère* a bien voulu inscrire
mon nom.

et bien d'autres encore, ont rendu la terre d'adoption du génie. » L'admirateur de Schiller, de Bürger, du grand Goethe, applaudissant aujourd'hui à l'élan de la Germanie vers la Bretagne continue ainsi :

Ecoutez, écoutez, c'est l'Océan qui gronde,
C'est le flot qui mugit au milieu des écueils ;
Le vent hurle en passant, aussi méchant que l'onde,
Et pousse des bateaux pareils à des cercueils.
Ces plaintes ? C'est la voix des pêcheurs de Bretagne...

... La femme est sur la digue avec ses enfants pâles :
« Rien enco, disent-ils, retournons au logis. »
Le voilà, le logis : la mort y met ses râles,
Les pleurs coulent sans cesse au bord des yeux rougis.
De lait pas une goutte et de pain pas une once ;
Le plus petit reprend sa plainte sans effet :
« J'ai faim ». Comment son cri n'a-t-il point de réponse ?
Il regarde sa mère et dans son lit s'enfonce,
Se demandant ce qu'il a fait.

« En dehors de toutes les questions de politique et d'amour-propre national, il y a une patrie idéale et commune vers laquelle toutes les aspirations peuvent converger : c'est du côté de cette zone calme que m'ont emporté pendant quelque temps *Les Souffles...* » C'est du côté de cette zone calme, émue par les plaintes du vent d'Ouest, que se transporte encore le poète d'*Au Bord de La Mer Bretonne* ⁽¹⁾.

(1) Rennes, H. Caillière.

Va-t-il mourir l'enfant, et des villes entières
Crieront-elles longtemps que Dieu trahit les siens ?
Non, car la Charité n'eut jamais de frontières,
Non, car dans les Bretons vous verrez des chrétiens...

... Donnez, l'Art et la Foi rapprocheraient des mondes.
Les Bretons comme vous ont un sourire amer
Et leur mélancolie aux racines profondes
S'est traduite en René, si vous avez Werther ;
L'Armor et votre sol sont des pays de chênes.
Donnez, vous forgerez ainsi de douces chaînes,
Goethe et Chateaubriand converseront entre eux,
Tandis qu'un cœur naïf, Hebel, battra sans haines
Près du cœur simple de Brizeux.

Je n'ai pas vainement sollicité la Muse de Léon Durocher, le brillant Pentyern du « Pardon d'Anne de Bretagne », le verveux directeur-fondateur de ce « Cabaret Breton » qui fut un des clous de l'Exposition Universelle de 1900. Le barde Kambr' O'Nikor (l'archidruide Hwfa-Mon lui décerna ce titre à l'Eisteddfod de Cardiff, en 1899) a mis, pour moi, sous enveloppe, ces couplets dignes de figurer, entre « L'Angelus de la Mer » et « Pourquoi files-tu ? », dans la prochaine édition de ses *Chansons de Là-Haut et de Là-Bas* ⁽¹⁾.

(1) E. Flammarion, éditeur.



LES SARDINIERS DE LOCHRIST

Ohé! Goulven, ohé! Prigent,
Le fin poisson lamé d'argent,
Au soleil là-bas frétille sous l'onde.
Allons pêcher des vifs reflets :
Nous en ferons des bracelets
Pour cercler chacun le bras de sa blonde.

Ohé! Goulven, ohé! Prigent,
Vers le poisson lamé d'argent,
Vers le clair trésor déplions nos voiles.
Pour la promesse au parler doux
Dont l'œil réclame des bijoux,
Débarquons ce soir des monceaux d'étoiles.

Ohé! Goulven, ohé! Prigent,
Le fin poisson lamé d'argent,
Fidèle troupeau vêtu de lumière,
Quand nous verrons près du foyer
Des bouches roses tourner,
Promet de nourrir toute la chaumière.

Ohé! Goulven, ohé! Prigent,
Si le poisson lamé d'argent
Quelque jour s'enfuit de nos bleus domaines,
Le Christ penché sur le chemin,
Prenant nos rames dans sa main,
S'en ira fouiller les vagues lointaines...

Ohé! Goulven, ohé! Prigent,
Le fin poisson lamé d'argent
Au soleil là-bas frétille sous l'onde.
Allons pêcher ces vifs reflets :
Nous en ferons des bracelets
Pour cercler chacun le bras de sa blonde.

Je regrette que la musique écrite par le délicieux compositeur Gaston Perducet n'ait pas accompagné l'envoi de ces couplets. Je le regrette d'autant plus vivement que G. Perducet composa sur des vers de Léon Durocher une « Berceuse pour Maryvone »⁽¹⁾ qui fait les délices de Paris... Quant à la mère de Maryvone (ma filleule), elle eût égrené quelques strophes celtiques, du plus pur dialecte léonard, si une douloureuse maladie ne l'obligeait à laisser sa harpe suspendue à son chevet en ce moment.

J'eusse été bien surpris si je n'avais pas obtenu un à-propos de cet inlassable auteur de *Gens de Bretagne*⁽²⁾, Olivier de Gourcuff, qui a mérité le

(1) Chez Hachette qui éditera « Les Sardiniers de Lochrist ».

(2) Lechevalier, éditeur. Notre compatriote se propose d'en donner une nouvelle série.

titre d'à-proposète, et à qui la marmite vide dans
l'âtre a inspiré un éloquent

PRO FOCIS

A PIERRE LAURENT.

AH ! du Croisic à Brest, tout au long de la côte,
Voici qu'un cri de deuil de chaque bouche sort !
La sardine a manqué ! C'est du pain qu'on nous ôte !
C'est la misère noire et notre arrêt de mort !

La femme agenouillée étend les mains et pleure
Près du pêcheur muet qui se croise les bras ;
Et les petits enfants au fond de la demeure
Se blottissent craintifs, ils ne comprennent pas !

Ils ne comprennent pas en leurs âmes naïves,
Que le fléau fonde sur eux comme un voleur.
Pourquoi leur saint patron le bon Monsieur Saint Yves
N'a-t-il pas du pays détourné le malheur ?

Mais attentive aux lieux où la misère éclate,
Les mains pleines de fleurs et d'or, la Charité
Se fait ingénieuse et se fait délicate.
Sur chaque plaie un peu de son baume est jeté.

Et dût la Charité quitter le sol de France,
(Cette parole est un blasphème), les Bretons
Pour résister au mal s'armeraient d'espérance,
Comme pour voyager ils s'arment de bâtons.

Les éléments n'ont pas soumis plus que les hommes
Les Celtes indomptés en tout temps, en tout lieu.
Ils ont dit, ils diront dans l'épreuve : Nous sommes
Ceux qui ne courbent pas le front, sauf devant Dieu.

De Victor-Emile Michelet, le premier lauréat du
concours Sully-Prudhomme, je reçois un « Automne
en Mer » :

Le vent déhale du noroît : la mer moutonne...

que je recommande aux lecteurs de *La Porte d'Or*,
le beau volume récemment publié par Ollendorff.

* *

Je ne saurais mieux terminer que par la lecture
de ces vers inédits de mon collègue Auguste Dupouy,
professeur au Lycée de Quimper. Ils sont d'un
rêveur, d'un lettré, qui parfois las de se pencher sur
ses livres, sait relever la tête et aspirer le vent du
large (1).



(1) Quand Dupouy publiera-t-il le recueil qu'attendent tous les
servants de la Bretagne et de la Poésie ?



ENLUMINURE

DANS le cadre de ma fenêtre
Ouvrte grande sur la mer,
Le Soir s'avance, le soir clair
Dans ma chambre, à pas doux, pénètre.

Blondes de la blondeur du miel,
Des îles sont au loin semées.
A droite, à gauche des fumées
S'élèvent, calmes, vers le ciel.

Un courlis a rayé l'espace,
Le cou tendu, le vol droit :
Des matelots, les bras en croix,
Regardent le courlis qui passe.

Et leur flottille est là qui dort,
La flottille aux ailes tannées,
Fleurs mystérieuses enracinées
Dans la mer du soir, sur fond d'or,

Sur fond d'or, au... *pays de misère !*

